



"ALORS

C'EST BIEN"

Sur une proposition d'écriture de Béatrice Limon
à partir du livre de Cléménine Mélois

L'INVENTOIRE & ALEPH-ÉCRITURE

AVANT-PROPOS

Rire de la mort, ricaner du drame, s'accrocher au burlesque et à l'improbable pour escalader des montagnes de chagrin, chercher des prises hors de sa voie dans la paroi du malheur : la proposition sur le livre de Clémentine Mélois "Alors c'est bien" (L'Arbalète, Gallimard, 2024), invitait à transcender le tragique.

Et pourtant le drôle est difficile en littérature ; la mort aussi se dresse devant le stylo, qui renâcle et contourne.

Quatre histoires d'obsèques, une femme trompée, un chat perdu, une robe retroussée, un enfant malade, un accident de vélo : nous avons retenu neuf textes sur les trente et un reçus et vous proposons de les découvrir dans ce recueil. Il s'agit des contributions qui mettaient le mieux en scène un moment de tristesse, de drame, de difficulté, en s'attachant à en souligner les aspects risibles, les petites failles de légèreté par où se glisse la consolation.

Béatrice Limon

Formatrice-animatrice d'ateliers d'écriture

LA PERRUQUE

VALÉRIE BESLANT

Mon père quitta la scène après vingt-deux jours en soins palliatifs. Il voulait partir sans son postiche, "naturellement". Pourtant, juste avant son hospitalisation, il m'avait appelé :

« Passe me chercher. On va chez la coiffeuse pour une coupe pour l'éternité ! »

Sur le comptoir du salon trônait une perruque extravagante : boucles énormes, volume défiant la gravité. Rien à voir avec ses discrètes coiffures habituelles.

« Un peu de volume ne fera pas de mal », lança-t-il, regard espiègle, pied de nez à une réalité inexorable.

« À chacun son dernier éclat ! », glissa la coiffeuse complice, ses ciseaux claquant comme des castagnettes. La perruque perdit aussitôt ses airs de star des années 80.

« Parfait. Ils me reconnaîtront là-haut », approuva-t-il, ajustant la coiffe avec un sérieux solennel.

Quelques jours plus tard, dans la chambre funéraire, il reposait en paix, impeccable dans son costume. Enfin... presque. La perruque, insoumise, glissait doucement vers l'avant, prête à partir en cavale. La responsable des pompes funèbres, imperturbable, tenta un discret redressement, mais l'accessoire, désormais rebelle, menaçait de fuguer.

La veuve, lèvres pincées, souffla : « Votre père doit détester ça. »

Sans attendre, ma sœur dégaina un rouleau d'adhésif double-face miraculeusement enfoui dans son sac. Tandis que je maintenais le scalp capricieux en place, elle fixait la situation d'un geste précis. Tout semblait enfin sous contrôle.

SAMANTHA

FLORA MARCHAND

Le parc était magnifique, oasis surplombant la ville cernée de cheminées fumantes, baignée d'une lumière rasant les cris d'enfants. On peut dire qu'il avait soigné le décor

Quand il a fini par cracher qu'il couchait depuis des mois avec Samantha je n'ai pu m'empêcher de penser au papier peint. Ce papier peint turquoise aux accents de voyages dorés qu'il avait lui-même choisi et terminait de poser dans la chambre du bébé. Bien trop chic pour ses habitudes d'homme pingre. Samantha devait y être pour quelque chose. Cette femme si élégante ne l'aurait pas laissé acheter l'immonde tapisserie arc-en-ciel en promotion, dont les seuls accents sont ceux du manque de goût qu'on prête aux enfants.

J'en étais là de mes pensées, et je pleurais. Je pleurais en regardant mon ventre de baleine. Impossible de me lever dignement, le toiser, le planter là à réfléchir à son vilain comportement. Impossible de m'enfuir en courant ou de lui faire une prise de Krav-maga, de lui retourner sa sale tête dans la boue. Note pour moi-même : ma fille fera du Krav-maga.

C'est alors, coincée sur ce banc miteux, que je vis un petit chien ridicule commencer de lui tourner autour. J'en vins à prier qu'il lui lève la patte sur le pantalon. Ce serait l'occasion, au moins pour un temps, d'effacer le souvenir du dispendieux parfum de Samantha.

L'URNE ET LA THÉIÈRE

ANDRÉ CANTOR

Nous sommes revenus du crématorium, le pas lourd.

Sur la table de la cuisine, j'ai posé l'urne qui contenait les cendres de Kiki, le petit chien qui accompagnait depuis si longtemps notre morne vieillisse.

« Où voudras-tu ranger cette urne ? » ai-je demandé à ma femme, que la tristesse accablait.

— Dans la chambre, sur l'étagère. Pauvre Kiki, il n'avait pas le droit de dormir avec nous de son vivant, mais maintenant il peut bien veiller sur notre sommeil. »

Elle parlait en déambulant lentement autour de la table, effleurant la toile cirée de ses doigts qui ne caresseraient jamais plus Kiki.

Pour occuper ses mains, ma femme a pris la théière et m'a demandé : « Tu veux un thé ?

— Oui, je veux bien. Ah zut ! j'ai laissé ma tasse là-haut, dans la chambre » ai-je répondu. De découvrir au matin Kiki froid dans son panier, cela m'avait tout retourné et j'avais laissé le breuvage refroidir sur la table de nuit.

« Laisse, je vais y aller. » commanda ma femme en reposant la théière et en s'engageant dans l'escalier.

Je la regardai faire, puis m'avisant qu'elle avait laissé l'urne sur la table, je décidai de monter l'objet dans la chambre.

C'est au moment où nous nous croisons dans l'escalier que je prends soudain conscience du caractère paradoxal de la situation qui nous amène, elle à descendre mon thé et moi, à monter des cendres.

QU'À SA TÊTE

ISABELLE MORINO

Le chat de Schrödinger existe. Je le connais. Je suis même allé chez lui, pour le garder.

D'un geste, ce chat déclenche le principe de mécanique quantique. D'un simple saut, il balaye la plus illustre réplique de théâtre pour lui préférer celle-ci : Être ET ne pas être.

Ne vous méprenez pas : tout félin peut se changer en chat de Schrödinger dès lors qu'il fomenté une fugue et met son plan à exécution. Il expédie par là son pet-sitter dans les affres du doute face à l'ampleur des possibles superposés.

Le chat EST /Le chat n'EST PLUS devient un trouble obsessionnel aggravé pour le cat-sitter malchanceux. Car, une fois le chat parti, les scénarii compulsifs de celui qui le cherche se rejoignent et se télescopent au point que l'animal incarne toute la foison du devenir. Dans une même dimension cosmique, le chat est renversé, écrasé, dévoré aussi bien qu'en balade, en goguette ou en chasse. Son image, transposée dans des postures apaisantes ou tragiques, se décline à l'infini. L'avenir dira si le cat-sitter a une chance de s'en sortir. On tentera d'y voir clair. De balayer la relativité.

Le jour où j'ai gardé - ou plutôt perdu - le chat de Schrödinger, j'ai gagné en compréhension de la physique quantique. J'ai cependant perdu en sommeil, en appétit et en loyauté au téléphone : « Oui Monsieur, votre chat va bien. Une photo ? Il est sous le buffet. Je vous fais ça demain. Pas de souci, il est en forme.»

Assez en forme pour sauter deux étages. Et me mettre K.O. Un véritable athlète.

MERCI MC

CÉCILE DESBOIS

MC Jérôme, sourire contrit, a la tête de l'emploi.

MC Jérôme se lève, se présente, lui et ses condoléances.

MC Jérôme, maître de cérémonie pour la crémation de notre père.

On y est.

Regards gênés, mouchoirs serrés, le silence s'éternise. Il se lance.

Si c'est difficile pour nous, il pourrait, lui, dire quelques mots sur René. Ses phrases traversent un brouillard blême avant de parvenir à notre cerveau bouffi de fatigue et de chagrin. MC Jérôme a besoin d'un café. Le nôtre de mort s'appelle Raymond, pas René.

Un ange passe et s'écrase sur son bureau.

- Et pour la musique ?

On évoque Django Reinhardt. Il consulte sa tablette dans une panique extatique.

- Ouh là, ça, j'ai pas. Vous me donnerez les titres rapidement ?

Il nous demande si d'autres voudront prendre la parole.

- Des oncles, des cousines, peut-être ? C'est bien de ne pas tout porter. Moi-même, cette année, j'ai enterré quatre proches, et...

Des larmes perlent au bord de ses yeux. Je me demande, si dans un professionnalisme qui n'appartient qu'à lui, il surjoue l'empathie humaine. Ou s'il va se pâmer dans nos bras, sanglotant sur ses disparus.

Et l'urne ? s'enquiert-on. Est-ce lui qui la déposera dans le tombeau ? Acquiescement et rebouchage du stylo PF Charbonneau. Il précise : le dépôt est un geste délicat, il faut s'agenouiller pour mettre le truc bien profond. Regards en coin de la fratrie. MC Jérôme sait trouver les mots justes !

Nous le quittons presque à regret. Un stylo PF Charbonneau caché dans nos poches, piqué sur le comptoir.

MALADE

MIREILLE BOUSSET

Je suis à l'hôpital. On m'a annoncé une maladie très embêtante. Pas comme celle que j'avais inventée au CP pour manquer l'école parce que mon amie Alice ne voulait plus me parler et que c'était dur à digérer. Non, c'est différent. Je dois rester là, longtemps, longtemps. Mais je suis bien ici. Tout le monde est aux petits soins pour moi. Enfin, je peux me reposer. J'ai une chambre pour moi toute seule. Je n'ai plus à la partager avec ma petite sœur qui était une vraie chipie. Et même maman peut rester dormir avec moi. Si je veux et si elle peut.

Alors que j'angoissais grave pour mon passage en 6ème, et bien là, super, on va me donner des cours directement à l'hôpital. Je pourrai même rester dans mon lit. Tout le monde est gentil avec moi et ma petite sœur aussi. Elle qui, jusqu'à présent, était une véritable peste et la chouchoute de mes parents, maintenant, elle m'écrit des lettres, remplies de fautes d'orthographe mais si mignonnes. Et elle m'envoie de jolis dessins.

Et puis ici, ce qu'il y a de bien, c'est qu'on a droit à des spectacles. Et gratos ! Il y a des clowns qui viennent nous voir et nous amusent. Qu'est-ce qu'on rigole avec les copains et les copines qui sont malades comme moi.

Je me fais du souci pour maman. Hier j'ai vu que, quand elle parlait avec le médecin, elle était toute chagrin.

Je vais la rassurer, lui expliquer que je suis une combattante ailée venue du ciel. Une combattante à qui rien ne résiste.

.

LA CHAMBRE À AIR

PHILIPPE LEMAIRE

Les bicyclettes d'un autre temps sont prêtes.
Les roues ont été gonflées à bloc.
Bientôt, les pneumatiques couinent sous la chaleur.
Direction le lavoir.
L'endroit asséché n'est pas très loin de la villa.
Un automobiliste nous dépasse.
La voiture roule sur nos ombres entremêlées.
Les tournesols paraissent mal lunés aujourd'hui.
Ils nous tournent le dos.
Les bassins sont complètement à sec.
On ne risque pas de s'y noyer !
Machinalement, nous calons les deux engins le long du banc.
Soudain, un coup de feu transperce l'air suffoquant.
Ma jambe se plie sous l'impact. Une vive douleur m'envahit.
Mes cris trouent l'atmosphère.
Sophie accourt, me rassure. Je n'ai rien.
Mais qui a tiré ? Je me tords de douleurs. Pas très envie de rire.
Nous nous réfugions sur le pont, accroupis derrière le muret en pierre.
Sophie somme le tireur : « Sortez de là ! »
Un temps. J'ai mal.
Pas de réponse. Très mal. Personne.
Un canular ? Un film de série B ?
Courageux, je demande à Sophie de remonter les vélos sur la route.
On n'est jamais trop prudent. Le tireur pourrait récidiver.
La bécane en main, mon regard s'arrête sur le pneu de la roue arrière.
Complètement à plat.
Je repars du lavoir à cloche pied.
Maintenant, ça coule de source.
La chambre à air a éclaté.
L'air a propulsé violemment un morceau de bois.
La probabilité pour que le projectile percute ma jambe reste infime.
Et pourtant.
J'aurais dû jouer au loto au lieu de monter sur un vélo.
Je finis mes vacances dans le Gard, infirme.

LES URNES

MANUELA DESCHAMPS

Le père est mort après s'être bien occupé de ses vignes et, consciencieux, avoir vérifié toute sa vie la qualité de sa production. C'était un engagement rigoureux que son foie a fini par payer.

La fille a installé l'urne sur un petit autel sur son balcon, car il aimait la nature.

La mère s'est accrochée un peu plus longtemps à ce qu'il est convenu d'appeler une vie, faite de battements de cœur, de flatulences et de douleurs assez généralisées pour lui permettre, si elle avait été instruite, d'identifier chaque segment de son corps dans sa plus précise anatomie. Elle a fini bêtement, comme elle avait vécu, d'une chute dans l'escalier humide qu'elle a descendu la tête la première, après que sa canne ait dérapé et se soit envolée, toute lassée qu'elle devait être de soutenir ce poids sans vie intérieure. Et la mère a lâché la rampe. La fille savait bien, elle, qu'il ne fallait pas marcher dans le mouillé.

Ainsi, arriva une deuxième urne, laquée vert, couleur de l'espérance car sa mère était pieuse dans sa jeunesse. Ça avait fini par lui passer. Vu que ces deux-là s'étaient pris de bec toute leur vie, elle ne pouvait pas installer sa mère sur le balcon. Elle se résolut à disperser les cendres de ses parents dans un ravin à la campagne, théâtre de leurs premières amours. Sa mère fut emportée par le vent, l'urne rouillée de son père, fermée comme une huître, s'arrêta brutalement dans la pente, bloquée par une racine. Ça lui en ferait au moins une, il venait de l'Assistance Publique.

LES DEUX ÉGLISES

VIRGINIE DAUVERGNE

Neuf novembre, Place du Palais Bourbon, des parlementaires s'engouffrent dans trois bus. Responsable du bus numéro deux, je prends le micro.

« Chers Compagnons, nous sommes réunis pour commémorer l'anniversaire de la mort du Général de Gaulle. La messe sera suivie d'un moment de recueillement devant la tombe du Général au cimetière. Certaines années, nous avons déploré des bousculades pour être au premier rang et des piétinements des tombes alentours. Les journalistes nous guettent. Le mot d'ordre est « dignité ». Une collation à La Boisserie précèdera la cérémonie « aux morts » sous la Croix de Lorraine, symbole de la France libre. »

Quinze heures, le chef du protocole, un pro, me suggère de prendre la gerbe de fleurs pour la donner au Premier Ministre. Fastoche. Je m'accroupie et soulève la gerbe garnie de fleurs bleu blanc rouge. Le fleuriste mégaloman s'est surpassé. La gerbe pèse une tonne. A mi-cuisses, je sens que ma robe remonte, coincée entre les fleurs et l'armature de métal. En un réflexe de survie, je retiens la gerbe d'une main et j'abaisse ma robe grâce à ma main libérée... J'ai failli me retrouver en culotte blanche Petit Bateau, sous la Croix de Lorraine de quarante-trois mètres, avec les derniers Compagnons de la Libération, le Chœur de l'Armée française, la famille du Général, une centaine de parlementaires et de journalistes, juste avant le passage de la Patrouille de France...

SOMMAIRE

La perruque – Valérie BESLANT

Les Deux-Églises - Virginie Dauvergne

Malade – Mireille BOUSSET

Les Urnes – Manuela DESCHAMPS

La chambre à air - Philippe LEMAIRE

Merci MC – Cécile DESBOIS

Samantha - Flora MARCHAND

L'urne et la théière – André CANTOR

Qu'à sa tête - Isabelle Morino



L' INVENTOIRE
La revue littéraire d'Aleph-Écriture